

Il emballa délicatement le corps, ferma la valise, déploya la poignée télescopique. Sa respiration s'apaisa lentement. La musique envoûtante, la voix douce et caressante de Norah Jones tournaient en boucle dans son casque. Il avait chaud, il transpirait. Il pouvait sentir des gouttes de sueur glisser le long de son dos. Tous ses sens étaient en éveil. Un délicieux frisson lui traversa l'échine. Le désir... Il cligna des yeux, pris de vertige.

Elle avait tenté de se débattre, terrorisée. Qu'aurait-elle pu faire contre son mètre quatre-vingt-cinq, sa carrure d'athlète ? Il l'avait écrasée de tout son poids, une main plaquée sur sa bouche. Puis il avait saisi le couteau, son souffle rauque se mêlant aux râles de sa proie. Il avait lu la peur, et ensuite la capitulation dans son regard. Elle avait compris qu'elle allait mourir, sans autre issue possible. Comment, désormais, se priver de cette émotion-là ?

Tuer était si simple, au fond. Un vrai jeu d'enfant.

Dimanche 5 mai

Nico serrait Caroline dans ses bras, leurs corps moites, les draps en désordre. Ce même désir qu'au premier jour.

– Ça suffit, Commissaire !

– Hmm... Encore un peu ! grogna-t-il en collant son nez dans son cou.

– Je te préviens, pas question de traîner au lit jusqu'à midi !

Il fait grand soleil et on a prévu un pique-nique.

Nico s'allongea sur la jeune femme, saisissant ses poignets.

La sonnerie de son portable les interrompit brutalement, jetant un froid.

– Oh, non... gémit-elle.

– Zut ! Il faut que je décroche. C'est le 36...

Ils avaient reconnu la chanson de Queen, menaçante, évoquant les mitrailleuses et les balles qui crépitent.

– Je sais, bien sûr... Dépêche-toi de répondre.

Un quart d'heure plus tard, la voix de Seal brail-

lait dans les haut-parleurs, la musique rythmée résonnait dans l'habitacle, l'empêchant d'entendre les hurlements de la sirène fixée sur son capot. Il voyait seulement les reflets bleutés de l'escargot qui tournoyaient sur son tableau de bord comme l'aurait fait un spot sur une piste de danse.

Le tout produisait l'effet escompté, ouvrant le flot de la circulation en deux pour le laisser filer. Le commissaire Nico Sirsky écrasa l'accélérateur, pris de l'envie subite de chanter en chœur les paroles de *Crazy*.

Car *fou*, il devait l'être pour réussir à se détourner des siens, de leurs éclats de rire, de leur joie de vivre, à quitter les bras de Caroline pour rejoindre l'un de ces cadavres puants, au seuil de l'Enfer ! Quelle force le poussait ? Plus jeune, il avait certainement cru pouvoir sauver le monde, mais aujourd'hui ? On tuait pour rien, on tuait par jeu.

Ce que confirmait Seal de sa voix profonde et mélancolique, sous les claquements lourds de la guitare basse, les vibrations lancinantes du clavier.

– On ne démarre pas l'autopsie sans toi, avait insisté le commandant David Kriven.

– Quelle autopsie ?

– Celle d'une fillette qu'on vient tout juste de livrer à la morgue. Le professeur Vilars est dans les starting-blocks ; le Parquet a déjà signé l'ordonnance.

Le professeur Armelle Vilars, médecin légiste et directrice de l'Institut médico-légal de Paris.

– Vidal est sur place ?

Le procédurier du groupe Kriven, chargé de suivre le travail médico-légal. Six flics au total compo-

saient chacune des douze équipes de la Crim' - la fameuse - et le rôle de chacun était bien déterminé.

– Non, il officie square du Temple où a été découverte la môme. Plassard a repris les opérations en main, derrière les gars du commissariat.

Le capitaine Franck Plassard était le second de David Kriven. Et la phrase signifiait très clairement que le commissariat du 3^e arrondissement de Paris avait été alerté le premier, que ses hommes s'étaient rendus sur la scène de crime avant de leur refourguer l'affaire.

– Je t'attends à l'Institut, ajouta le chef de groupe. Je te préviens, c'est à vomir.

« À vomir », ça voulait dire quoi au juste ? Nico allait bientôt être fixé.

Nico traversa le hall d'entrée, véritable contrepied à l'austérité affichée du bâtiment de briques rouges. Y trônaient les bustes d'éminents médecins légistes disparus. Le bois du parquet réchauffait les murs blancs. Des portes-fenêtres menaient à un petit patio fleuri et à sa fontaine. Armelle tenait à ce jardin secret où elle aimait arroser les plantes, guère plus bavardes que ses « patients silencieux ».

– Bonjour, Commissaire ! Le professeur Vilars est en salle d'autopsie.

C'était nouveau : une hôtesse d'accueil pour écouter et reconforter les familles. Armelle avait obtenu le budget à la force du poignet, face à une administration peu compatissante.

– Merci.

Il poursuivit son chemin tandis que la demoiselle lui lançait un regard appuyé, lorgnant « son mètre

quatre-vingt-dix de muscles, ses cheveux blonds, et ses yeux du même bleu très pur que ceux des chiens de traîneau », dixit Caroline. Il s'engagea dans les vestiaires pour se laver les mains et endosser une blouse. Un rituel immuable avant de pénétrer dans l'autre du diable.

– Nico, prononça sèchement Armelle en guise de bienvenue.

David Kriven opina de la tête, affichant la mine des mauvais jours. La table de dissection en acier inoxydable et les redoutables outils du légiste n'y étaient pour rien. La faute à ce corps, étendu comme sur une civière. Une poupée de chiffon, une petite fille.

Il y avait pire pourtant : un amas d'organes gisait sur un plateau à proximité. Un spectacle insoutenable.

– Les photographies ont été effectuées avant ton arrivée, déclara Armelle d'un ton grave. Je vais démarrer l'examen externe.

Son assistant coupa une mèche de cheveux, racla sous les ongles de la victime. Armelle procéda ensuite à un écouvillonnage de la muqueuse buccale, tout en énumérant ses observations à voix haute. Nico se concentrait sur les paroles, feignant d'ignorer le cadavre de la fillette. Aux regards furtifs que lui lançait son chef de groupe, il devina que Kriven s'astreignait au même exercice.

– La tête, le thorax et l'abdomen sont le siège de plaies transfixiantes par arme blanche, prononça Armelle. Le tueur s'est acharné sur... sur la victime.

Pour la première fois, Nico entendait la directrice de l'Institut médico-légal hésiter, assaillie par l'émotion. Entre calot et masque blanc, il la vit cligner des yeux à plusieurs reprises.

– Au point que le rachis cervical a été luxé sous la violence des coups, reprit-elle. Les orbites sont vides et les traces laissées par la lame du couteau sont nettement visibles.

Armelle saisit un thermomètre électronique équipé d'une sonde de pénétration souple. Elle l'enfonça dans l'oreille de la fillette. Kriven recula d'un pas. Elle força le passage jusqu'au cerveau.

– La température du corps est anormalement basse, – 7 °C. Nous sommes dans un cas de congélation, souigna-t-elle, s'assurant qu'ils aient bien pris la mesure de la situation.

Son sarrau imperméable vert émit un léger bruissement.

Elle posa ses mains gantées sur le rebord de la table et planta son regard dans celui de Nico.

– Le travail va être laborieux, complexe, d'autant qu'il va me falloir attendre un certain niveau de décongélation avant de pouvoir ouvrir. J'imagine que vous avez mieux à faire...

– Je suis d'accord ! ne put réprimer Kriven, le visage couvert de sueur malgré l'air glacial de la ventilation.

– Vous aurez mon rapport dès que possible.

La phrase sonna comme un renvoi en bonne et due forme.

Les deux policiers désertèrent l'Institut médico-légal sans demander leur reste. « Le pire n'est jamais

certain », prophétisait l'adage, sauf en matière criminelle.

– Tu me fais un topo ? ordonna Nico une fois dehors.

Les bruits de la ville leur firent rapidement oublier l'atmosphère aseptisée de la morgue. Le bâtiment austère de briques rouges se détachait dans le ciel, coincé entre la Seine, la ligne 5 du métro et les voitures pressées filant sur les voies rapides.

– Trois étudiants éméchés rentraient d'une soirée, s'époumona Kriven. Ils n'ont rien trouvé de mieux que d'enjamber les grilles du square du Temple pour aller pisser contre un arbre. C'est là qu'ils sont tombés sur le corps. Ça les a dégrisés d'un coup !

– Pas étonnant.

– Les gars ont repéré des empreintes de pas et des traces de roulettes sur le sol détrempe. On a peut-être transporté le corps dans une valise jusqu'au square.

L'orage qui avait éclaté la veille les servait. Vidal allait relever les empreintes laissées dans la boue.

– L'enquête de voisinage ?

– C'est en cours.

– Tiens-moi au courant.

Kriven acquiesça et se dépêcha de rejoindre son véhicule de service. Nico décida de rentrer chez lui ; il était seulement 9 heures. Il avait besoin d'une bonne douche et de se changer : ses vêtements étaient imprégnés de l'odeur de la mort.

Les images resurgirent, effroyables. Qui était la victime ? D'où venait-elle ? Et ses parents, avaient-ils alerté la police de sa disparition ? Se blottissaient-

ils l'un contre l'autre, terrifiés à l'idée que quelqu'un ait pu faire du mal à leur enfant ? Ou bien erraient-ils dans les rues de Paris avec l'espoir de repérer sa silhouette ?

Nico frémit. Ces pensées étaient inutiles ; il devait se concentrer sur l'assassin. Quel trouble grave du comportement pouvait déterminer un tel geste ? Le mode opératoire, d'une violence inouïe, témoignait sûrement d'une pathologie psychiatrique lourde. Avaient-ils affaire à une forme particulière de pédophilie ? Ou bien à un acte de vengeance maquillé ? Mais alors, quel conflit aurait pu conduire un frère, un oncle, un voisin à assassiner la fillette et à s'en prendre à sa dépouille en guise de représailles ? Tant de suppositions défilaient dans son esprit, toutes plus morbides les unes que les autres. Pour l'instant, difficile de faire le tri. Il lui semblait que sa tête allait exploser.

*

Le commandant David Kriven débarqua square du Temple. Des agents en uniforme quadrillaient le secteur, leurs véhicules stationnés autour du jardin. Ils dissuadèrent quiconque d'accéder à l'espace de verdure, à ses tables de ping-pong, son bac à sable, son toboggan et son manège. Un lieu très prisé de la population, habituée à s'installer sur les pelouses. Une population hétéroclite – Chinois, Russes, Juifs, bobos parisiens – à l'image d'un quartier coloré et fashion. Des rubalises, ces bandes jaunes de la police indiquant « zone interdite », isolaient un périmètre :

la scène de crime. Et les curieux se pressaient, les résidents se penchaient à leurs fenêtres ou s'agglutinaient sur leurs balcons comme des spectateurs.

– Personne n'a rien vu, cette nuit ? demanda Kriven, un zeste d'espoir dans la voix. Ils sont aux premières loges...

– Les gars font le tour, répondit Plassard. Rien pour l'instant.

– Et ici ? Du nouveau ?

– On a localisé des empreintes du côté de la rue Perrée. L'équipe a pris des photos.

– Il y a un stationnement en épi là-bas, non ? réfléchit Kriven.

– Tout juste.

– Il aurait pu se garer, le coffre tourné vers le trottoir, et attendre de pouvoir en sortir son bagage.

– De là, il n'avait plus que deux mètres à parcourir pour passer la valise au-dessus des grilles, confirma Franck Plassard.

Des grilles ouvragées. Le square était une pure réalisation haussmannienne. Jadis s'y élevait la Tour du Temple, ancienne forteresse construite par les Templiers, par la suite une prison dont l'un des détenus les plus célèbres fut Louis XVI. Ses allées serpentaient autour des arbres, d'un kiosque à musique et d'une cascade artificielle.

– Le jardin est fermé la nuit, précisa Plassard. Le criminel a enjambé le portillon.

– Et une fois à l'intérieur, le terrain est propice à des manœuvres à couvert.

Plassard acquiesça. Ils se dirigèrent vers Vidal, le procédurier de l'équipe, et le lieutenant d'Almeida

qui le secondait. Un ronchon doublé d'un hispanique enthousiaste mais posé. Une sacrée paire. Comme celle que David Kriven formait avec Franck Plassard : ce dernier était aussi détendu que lui était nerveux ! En l'occurrence, Kriven sentait sa batterie crépiter et chauffer.

– Problème ? osa Plassard.

Kriven croulait sous les problèmes... Plus de deux ans qu'ils avaient perdu leur bébé – la mort subite, cette saloperie – et qu'ils tentaient de recoller les morceaux, mais il fallait se rendre à l'évidence : Clara était devenue une étrangère. Ces dernières semaines, il avait mis le paquet pour faire renaître leur complicité. Résultat : zéro sur toute la ligne. Sa femme l'épiait, à l'affût de la douleur au fond de son regard, et lui en voulait de la voir s'éteindre. Fallait-il souffrir pour lui plaire, désormais ? Kriven en avait marre... il était prêt à rendre son tablier.

– C'est Clara, murmura-t-il. Je crois que c'est fini entre nous.

– Navré, mon pote. Ça fait un moment que tu galères, tu mérites autre chose.

Ils s'approchèrent du capitaine Pierre Vidal, penché sur l'herbe, à proximité de l'arbre sur lequel les étudiants avaient choisi de pisser.

– Pour la petite histoire, raconta Plassard, l'un des témoins a eu le temps de sortir sa bistouquette ; autant dire qu'elle lui est restée collée entre les mains !

– Il est pas prêt de recommencer, ricana Vidal.

– Tu as quelque chose ? demanda Kriven.

– Le cadavre est raide et froid comme la glace, c'est pas ici qu'il a saigné.

– On a passé le jardin au peigne fin, ajouta d'Almeida. Les jeux pour enfants et tutti quanti...

– Putain, si les Spanish se mettent à parler italien ! ironisa Vidal.

– L'arme du crime brille par son absence.

– En clair, reprit Vidal, notre homme est juste venu ici pour se débarrasser d'un colis encombrant.

– Et pour qu'on tombe dessus, fit remarquer Kriven.